

Le cycle Soifs - Marie-Claire Blais

Michel Biron

Numéro 80, printemps 2020

Les 20 meilleurs romans québécois du nouveau siècle

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/93707ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

L'Inconvénient

ISSN

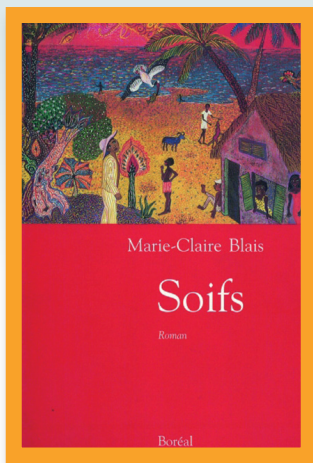
1492-1197 (imprimé)

2369-2359 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Biron, M. (2020). Le cycle Soifs - Marie-Claire Blais. *L'Inconvénient*, (80), 25–25.



Le cycle *Soifs*

Marie-Claire Blais

Le 16 septembre 2019, le *New Yorker* a publié un remarquable portrait de l'auteure de *Soifs*, intitulé « Will American Readers Ever Catch on to Marie-Claire Blais ? ». Pasha Malla y rappelle le passionnant parcours de la romancière québécoise, depuis ses premiers succès dans les années 1960, alors qu'elle était encensée par le grand critique Edmund Wilson, puis il insiste sur le cycle de dix romans inauguré en 1995 par *Soifs*, qu'il compare très justement à une installation de Louise Bourgeois intitulée *The Personages* (2001).

Le cycle de *Soifs* est unique en son genre, tant par son ampleur (dix romans totalisant deux mille neuf cent vingt-huit pages) que par sa forme (des phrases courant sur parfois dix ou vingt pages, sans paragraphes). Il comprend plus de deux cents personnages « principaux », dont la liste est fournie à la fin du dernier volume (*Une réunion près de la mer*). Cette prouesse formelle pourrait n'être que cela, une sorte d'exploit pour initiés, mais ce serait mal connaître Marie-Claire Blais. Celle-ci s'impose comme une des grandes voix de la littérature contemporaine, inspirée par Virginia Woolf et William Faulkner, mais portée surtout par une vision du monde toute personnelle et toute contemporaine, par une passion pour les êtres hors du commun qui hantent nos consciences par-delà le bien ou le mal : les marginaux triomphants ou miséreux, les artistes en tous genres, les homosexuels et les transgenres, les réfugiés et les itinérants, les militants et les criminels, les défenseurs des droits de la personne et les monstres les plus inhumains.

Ce ne sont pas des figures abstraites, des porte-parole qu'on peut réduire à un combat idéologique, mais une vaste communauté d'individus qui forment ce que Marie-Claire Blais appelle magnifiquement « le chœur des misères lointaines ». Tout se tient sans qu'il y ait d'intrigue à propre-

ment parler, ni de personnage central. Les personnages sont unifiés par la voix de la romancière, qui subsume les accents et les idiosyncrasies pour créer une poésie envoûtante, ce « chant de gloire » grâce à quoi rien n'est totalement désespéré.

Depuis ses premiers textes, Marie-Claire Blais a prouvé qu'elle n'a pas peur du noir, et elle continue de le faire même si « le noir n'est plus à la mode », comme elle l'écrit dans *Le festin au crépuscule* à propos d'Augustino, jeune révolté qui refuse de baisser les bras et de fermer les yeux sur le « présent suffocant ». Il est écrivain comme son père Daniel, un des « caractères-piliers » de la fresque, et il porte en lui à la fois l'indignation, la ferveur et la vulnérabilité de sa génération.

Tous les personnages de *Soifs* témoignent à leur manière de la fragilité du monde d'aujourd'hui. Il faut imaginer cette œuvre comme un monument sans murs, un gigantesque mobile de Calder au cœur d'une tempête. C'est une construction littéraire aux proportions affolantes, qui mime le chaos du monde pour mieux le transcender, en vertu d'un désir de beauté qui n'a rien à voir avec l'art pour l'art, comme si le sublime s'accordait parfaitement à l'idéal éthique d'une communauté des vivants.

Par son ambition et sa cohérence, une telle œuvre force l'admiration. Sa puissance de séduction tient pourtant à sa simplicité même, et à une empathie à laquelle l'auteure d'*Une saison dans la vie d'Emmanuel* ne nous avait pas habitués. Une étrange douceur triomphe au long de ce qui apparaît comme une chronique inépuisable de notre humanité souffrante. ■

Michel Biron